



«Moi mon prix, à Angoulême, c'est de voir du monde sur le stand»

Gilles Ratier avec son association des critiques et journalistes de BD, fait l'état des lieux du monde de la BD pendant l'année écoulée. Un constat qui navigue entre le pessimisme et l'optimisme

2006 année de tous les records pour la BD

Sandrine BRANDEL

Chaque année, Gilles Ratier, secrétaire général de l'Association des critiques et journalistes de bandes dessinées (ACBD) réalise une enquête révélant les tendances du marché de la BD sur l'année écoulée. En 2006, pas de surprise: pour la 11^e année consécutive, le marché a continué de progresser. Et ce, avec un nouveau record à la clef puisque la production de BD n'a jamais été aussi importante qu'en 2006. Revue de détails avec Gilles Ratier.

Une production record

4.130, c'est le nombre de bandes dessinées qui ont été éditées sur cette seule année 2006. Un record puisqu'en 2005, «seuls» 3.600 albums avaient vu le jour. «Les éditeurs ont sorti cette année trois fois plus d'ouvrages qu'en 2000, constate Gilles Ratier. La production 2006, qui enregistre donc une progression de 14,7 %, a été absolument énorme».

Un essoufflement des ventes

Si la production de BD ne cesse de progresser, les parts de marché présentent en revanche une sorte de tassement. «Les ventes n'évoluent pas aussi fortement que la production de titres, note Gilles Ratier. Il y a deux ou trois ans, le marché de la BD enregistrait une progression de l'ordre de 4 à 5 %. En 2006, elle n'est plus que de 0,5 %. Cela s'explique notamment par le fait qu'il n'y a pas eu de grosse sortie, comme en 2005

acheter le dernier Astérix, même si les critiques ont été mauvaises. Désormais, les gens fonctionnent avec ce principe: c'est connu, donc on achète. Autre revers: le nombre de nouveautés est tellement important que plus aucun libraire ne peut se permettre de disposer des collections complètes de titres comme Thorgal ou Lucky Luke».

Un tassement des ventes de mangas

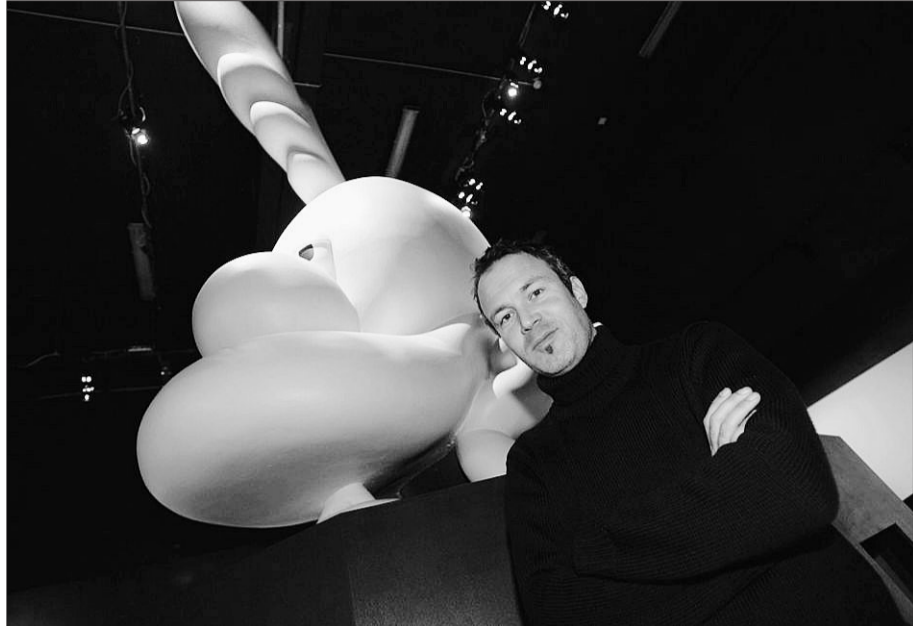
Même si les mangas continuent de porter le marché de la BD, ce secteur a été marqué par un tassement des ventes en 2006. Elles ont ainsi progressé de 2 %, alors qu'en 2005, l'augmentation était de 10 à 15 %. «On s'aperçoit en fait que seule une vingtaine de titres mangas fonctionnent. Pour preuve, parmi les 100 meilleures ventes de l'année 2006, on compte 19 mangas dont 17 tomes de la même série Naruto. Le marché se resserre sur quelques titres».

Les plus gros tirages

Le grand gagnant de l'année est «Titeuf», et avec lui son créateur Zep et son éditeur Glénat. Le tome 11 de la série, intitulé «Mes meilleurs copains», a ainsi été tiré à 1,8 million d'exemplaires. Second sur le podium des plus gros tirages 2006, «Lucky Luke» avec 650.000 exemplaires, suivi par le tome 6 de «Lanfeust des Etoiles» tiré à 300.000.

La surprise de l'année

La surprise a été créée en 2006 par «La face karchée» de Nicolas Sarkozy de Riss, Malka et Cohen aux éditions



Zep et Titeuf, vainqueurs toutes catégories des meilleurs tirages avec 1,8 million d'exemplaires - photo archives Phil Messelet

2006 et après ?

«Aujourd'hui, la BD s'adresse aux personnes de 3 à 83 ans: il y en a pour tous les goûts, explique le secrétaire général de l'ACBD. Même la ménagère de moins de 50 ans lit des BD désormais ! Ce n'était pas le cas il y a 20 ans. La BD n'est plus prosaïque, elle est reconnue comme étant un livre comme un autre. Et c'est tant mieux. Je comprends l'importance de diversifier énormément ce mar-

ché. Mais trop de livres tue le livre. Je ne souhaite pas que le marché de la BD continue à aller vers cette surproduction constatée en 2006. Le public ne sait plus où donner de la tête, les libraires non plus, de même que les journalistes et les critiques de BD ! Je ne vois pas pourquoi les éditeurs continuent de multiplier encore les sorties. Car ils vont aller droit dans le mur. La preuve c'est que les best-sellers connaissent des ventes moins bonnes qu'il y a 10 ans. Des titres

phares comme «Largo Winch» ou «Titeuf» se vendent toujours bien, mais les ventes des nouveaux tomes sont moins importantes qu'avant. Cette année 2006 repose sur une sorte de paradoxe: la production ne s'est jamais aussi bien portée, enregistrant même des records. Et en parallèle, les ventes se tassent. Le marché semble arriver à un niveau de saturation».

Pour en savoir plus: www.acbd.fr

essai

Pourquoi la BD n'est pas considérée comme un art comme les autres

C'est une star dans la bande dessinée. Une de ces sommités qui a évolué dans les moindres recoins des affaires des phylactères. Thierry Groensteen (photo Pierre Duffour), l'homme aux milles casquettes, allant de professeur, à directeur des éditions de l'An 2 (actuellement en liquidation judiciaire), en passant par membre du CNBDI, a publié son dernier livre, un essai sur le statut culturel de la BD «La bande dessinée, un objet culturel non identifié». Il analyse pourquoi la BD, vieille de 150 ans n'est pas élevée, aujourd'hui, au même rang que la peinture, la littérature, ou encore le cinéma.

Pourquoi vous lancer dans cet essai ?

Thierry Groensteen. Depuis 10 ans, j'accumule des textes de référence, des statistiques sur le sujet. Depuis 25 ans, je suis face au même problème: le grand public, comme les élites culturelles, ont une vision superficielle et réductrice de cet art. Je n'ai toujours eu qu'une ambition: lutter contre ces préjugés.

Vous dites ne pas vouloir faire de plaidoyer. Pourquoi ?

T. G. J'ai déjà écrit des plaidoyers, et je considère que la BD n'a plus rien à prouver en tant qu'art. J'explique seulement.

La situation de la BD s'est tout de même améliorée, non ?

T. G. Il y a un mouvement de flux et de reflux. L'enseignement de la BD à l'université a existé dans les années soixante-dix, par exemple. Ce qui n'est plus le cas aujourd'hui. Il est faux de dire que l'on va constamment vers une progression en raison de la bonne santé économique apparente du marché. On a jamais publié autant de titres. Mais l'économie est une chose, le statut culturel une autre.

Vous faites pas mal de reproches aux éditeurs...

T. G. Souvent, les éditeurs sont les premiers à se plaindre que la BD n'est pas assez reconnue dans les médias. Alors qu'ils sont les complices objectifs de cet état de fait. Ils ne valorisent pas la BD adulte et ambitieuse. Aujourd'hui, la

vente de BD se fait majoritairement dans les hypermarchés où l'on ne trouve que des séries standardisées. Le public a l'image de ce qu'on lui propose.

La France est pourtant l'Eldorado de la BD ?

T. G. Dans un autre pays, le tableau serait bien plus noir. Ici, le verre est à moitié plein à moitié vide.

Vous abordez dans votre démonstration le mépris des professeurs de l'école supérieure de l'image (ESI) - où vous avez travaillé - pour la BD. Cela semble surprenant.

T. G. Aujourd'hui, 85 % des étudiants qui se présentent à l'ESI viennent pour la BD. Le jeu consiste à les réorienter vers d'autres filières. Et si l'école fait sa réputation sur la BD, seul 3 profs sur 25 enseignent cet art. Tout est dit.

Dans votre livre, vous parlez également du CNBDI à Angoulême comme d'une erreur stratégique.

T. G. Il n'y a plus lieu de polémiquer aujourd'hui. Mais il y a 16 ans, c'était une erreur d'installer le CNBDI à Angoulême. Il aurait été mieux dans une plus grande ville, capitale régionale ou européenne.

Maintenant le CNBDI doit composer avec ses handicaps. On veut que le musée développe ses ressources, mais la fréquentation touristique de la Charente est très faible.

L'évolution de la BD, vous la voyez comment ?

T. G. C'est imprévisible. Il y a 15 ans les mangas n'existaient absolument pas sur le marché français. Aujourd'hui, il y a 700 traductions par an, soit 40 % de la production de BD. Ce qui est sûr, c'est que le marché ne peut pas se développer davantage. On se prend de plein fouet la crise. La BD franco-belge particulièrement. Et cela va avoir des conséquences dramatiques sur les maisons d'édition. La dernière crise, dans les années quatre-vingt avait donné naissance au renouveau de la BD. Mais il va falloir attendre quelques années.

Flore MABILLEAU

Aché au dessin et Laurent Gerra au scénario ont poussé leur Lucky Luke dans les sommets des ventes - photo archives Pierre Duffour



par exemple avec le dernier Astérix qui s'est très bien vendu. En BD, c'est comme pour le marché du livre classique: une année sans un Da Vinci Code ou un Harry Potter dans les rayons, c'est complètement différent !»

Le revers de la médaille

La production record de BD enregistrée en 2006 a pour conséquence de réduire l'espérance de vie des nouveautés. «Aujourd'hui, elles restent exposées pendant une semaine, pas plus, déplore le secrétaire général de l'ACBD. La production est telle que les libraires sont devenus des manutentionnaires ! Ils n'ont plus le temps de lire, plus le temps de connaître l'ensemble de la production: le public est perdu, ne sait plus quoi acheter. Alors, les gens se concentrent sur les grosses ventes et vont par exemple

Vents d'Ouest. Cette «première BD-Enquête» a été vendue à 140.000 exemplaires avant d'être en rupture de stocks. Vents d'Ouest a donc dû lancer une réédition. Ce succès n'aura pas échappé à la concurrence. «Cela a donné beaucoup d'idées aux éditeurs, s'amuse Gilles Ratier. Et a lancé la mode de la BD politique à l'approche des présidentielles».

Le plus mauvais constat

«Le plus mauvais constat en 2006 - notamment dû à la «surproduction» de BD -, concerne les éditeurs indépendants, constate Gilles Ratier. Ils se font bouffer par les gros éditeurs comme Gallimard ou le Seuil, qui se sont lancés dans l'édition de BD. Or, ils éditent, et ce avec une force de distribution inégalable, des BD qu'auraient d'ordinaire publié les indépendants».